

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 8 novembre).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 09 minutes du matin, Poste.
9 — 02 — — Omnibus-Mixte.
1 — 33 — — soir, Omnibus-Mixte.
4 — 13 — — Express.
7 — 22 — — Omnibus-Mixte.
9 h. soir (pour Angers seulement), Omnibus.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte.
8 — 35 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
12 — 38 — — Omnibus-Mixte.
4 — 44 — — soir, Omnibus.
10 — 30 — — Poste.
Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 43 s.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GRASSET, JAVAUD ET MILON, libraires.

Chronique Politique.

La maladie du roi d'Italie est une des préoccupations du moment. Bien que la disparition d'un roi constitutionnel de la scène politique ne soit pas ordinairement l'occasion d'un bouleversement dans les affaires de l'Etat, la situation intérieure de l'Italie, les passions qui grondent dans son sein, sèmeraient trop d'obstacles intérieurs et extérieurs sur les pas du successeur de Victor-Emmanuel, pour qu'un changement de règne à Florence ne soit pas l'objet de certaines appréhensions.

Hâtons nous de dire qu'en présence des télégrammes de pareilles inquiétudes sembleraient heureusement être prématurées.

Toutes les nouvelles que nous recevons de Florence, à la date du 6 novembre, concernant l'état du roi Victor-Emmanuel, peuvent se résumer comme il suit : le malade est stationnaire, elle suit son cours. C'est, dit-on, une fluxion de poitrine, qui s'est déclaré il y a six jours.

Le prince Humbert est arrivé le 6 au soir à Florence. Il est reparti aussitôt pour San Rossore, résidence de son père.

Le prince Napoléon et la princesse Clotilde sont partis samedi de Paris pour Florence.

La *Civiltà cattolica*, organe intime de la cour romaine, principalement dans les questions relatives au concile, publie contre l'ouvrage de Mgr Maret, évêque de Sura, un long article d'une modération relative, attribué à l'inspiration directe du pape.

Voici l'analyse de cet article :

La *Civiltà cattolica* entame à regret une polémique contre un homme si considérable par le rang et la science. Ce n'est pas pour les évêques et les théologiens qu'elle le fait, car tous les arguments de Mgr Maret sont tirés des auteurs gallicans et ont déjà été réfutés triomphalement.

Elle le fait pour les masses qui sont peu ou point initiées aux sciences sacrées et auxquelles l'auteur semble s'adresser. Elle lui reproche de ne pas avoir employé la langue latine et la forme scholastique. Elle conteste que l'auteur ait réellement trouvé un moyen terme entre la doctrine des théologiens absolutistes et celle des gallicans purs.

Elle défend le système de la monarchie absolue dans l'Eglise, et soutient que le système de Mgr Maret, d'une monarchie tempérée par une aristocratie et une démocratie, réduit le pape à la condition d'un fantôme de monarche.

La *Civiltà* déclare que l'Eglise n'est nullement disposée à rétablir la participation de l'élément laïque aux conciles et l'élection de ses dignitaires par le suffrage populaire.

Elle reproche à Mgr Maret d'avoir écrit un ouvrage empreint d'un libéralisme modéré et de croire ce libéralisme conciliable avec l'Eglise. Enfin elle adhère implicitement au vœu d'une réunion du concile tous les dix ans.

Nous extrayons les passages suivants d'un article de fond de la *Gazette de Saxe* :

« L'armée badoise est maintenant complètement prussifiée et commandée par des officiers prussiens.

» Dans le Wurtemberg, le ministre de la guerre emploie toute son énergie pour arriver au même but.

» Enfin, le prince de Hohenlohe en Bavière ne fait aucun mystère de ses sympathies pour la confédération du Nord.

» En présence de pareils faits, on est fondé à se demander où se trouve sérieusement l'autonomie du Sud, qui cependant fait la base du traité de Prague ?

» La France a confidentiellement demandé à Berlin, ce qu'on pense d'un désarmement. La réponse est claire et nette. Elle consiste dans la concentration sur le Rhin, d'un corps d'armée hesso-prussien qui, réuni au corps d'armée badois-prussien, représente une force de 80,000 hommes, tout prêts à entrer en Alsace pour unir complètement la rive gauche du Rhin à la Prusse.

Que craindrait-on à Berlin ? On renforce sans cesse la garnison de cette capitale. On y attend encore deux régiments d'infanterie et de l'artillerie.

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE.

Deux points saillants s'offrent aujourd'hui à notre attention :

D'une part, l'adresse par laquelle plusieurs négociants, — parlant au nom de plus de deux mille électeurs, — offrent à M. Pouyer-Quertier la candidature dans la troisième circonscription ; manifestation qui, nous l'espérons, vaincra les derniers scrupules de l'honorable industriel rouennais ;

D'autre part, la circulaire de M. Henri Brisson, rédacteur de l'*Avenir national*, dont le

nom est à ajouter à ceux des candidats de la quatrième circonscription.

Dans cette circulaire, M. Henri Brisson s'affirme comme un énergique adepte de cette opposition « critique et organique » dont M. Gambetta, qui vise à en être le chef, a tracé tout récemment le programme.

En exposant les raisons qui l'ont déterminé à porter son choix sur M. Brisson, le comité radical de la 4^e circonscription se déclare persuadé que le « citoyen Henri Brisson est l'un des fermes représentants de la jeune génération républicaine, et qu'il est prêt à se consacrer tout entier à hâter par ses paroles et ses actes l'heure du triomphe définitif de nos principes communs. »

L'attitude qu'a déjà prise M. Henri Brisson semble ne pas devoir démentir les espérances fondées sur lui par les radicaux de la 4^e circonscription.

Dans une réunion tenue à la salle Molière, — réunion présidée encore par M. Glais-Bizoin, qui, constatons-le en passant, semble de plus en plus s'immobiliser dans le rôle de candidat honoraire, — M. Brisson s'est montré si chaleureux dans l'exposé de ses convictions républicaines, que force a été au commissaire de police de prononcer la dissolution.

Nous empruntons au *Figaro* le récit de cet épisode :

« M. Brisson, dont la voix est claire, ferme, et dont la tête et le geste sont d'un véritable orateur, parle d'abord de la question religieuse. Il veut la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression du budget des cultes, l'Eglise libre enfin dans l'Etat libre.

REVUE

48

L'ENFANT TROUVÉ,

Par ÉTIENNE ÉNAULT.

DEUXIÈME PARTIE.

LE CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR.

(Suite.)

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Je vous ai déjà parlé de la famille de Flavigny, mon général. Elle était à Montaigu, combattant contre nous tandis que nous donnions l'assaut. Je craignais qu'il ne lui fût arrivé malheur ; je suis sûr qu'il n'en est rien. C'est là ce qui cause la joie qui se reflète sur mes traits.

— A merveille, mon ami. Je comprends votre satisfaction et l'approuve. Je sais bien que l'intérêt dont vous êtes animé à l'égard de ces aimables aristocrates n'enlève pas un atome à votre zèle, à votre conviction, à votre intrépidité de républicain !

— Si jamais vous en doutiez, mon général, confiez-moi un poste où il faille mourir, et vous verrez si le

capitaine Bénédicte sait être fidèle au devoir et à l'honneur !

— Est-ce qu'il est possible de vous suspecter ! Mais laissez cela. N'avez-vous pas autre chose à me dire ? Je devine que si. Eh bien ! je vous écoute. Que voulez-vous ?

— Un sauf-conduit, mon général.

— Un sauf-conduit... pour qui ?

— Pour une jeune fille qui, elle, n'a pu fuir, et que je désire renvoyer à ses parents, qui sont aux Herbiers.

— Alors, c'est une Flavigny ?

— Oui, mon général.

— Bon ! voilà le mot de l'énigme ! Vous l'aimez ?

— Vraiment non, je vous le jure, quoiqu'elle soit d'une rare beauté.

— C'est donc elle qui vous aime ?

— Vous me raillez, c'est mal. La personne dont nous parlons n'est ni orgueilleuse ni vaine, je le crois sincèrement. Mais elle partage sans doute les préjugés de sa caste, et par conséquent elle ne saurait aimer qu'un homme de son rang. Je n'ignore pas d'ailleurs qu'elle déteste les républicains.

— Peuh ! répondit Kléber en haussant les épaules, votre patricienne manque de goût. Où diable trouverait-elle, parmi ses amis les gentillâtres, un garçon intel-

ligent et bâti comme vous, mon cher Bénédicte ?... Mais ça n'est pas mon affaire, reprit-il, et puisqu'il vous faut un sauf-conduit, c'est bien, dans un quart-d'heure vous l'aurez.

— Je vous rends grâce, mon général.

— J'y songe ! est-ce que cette jeune fille partira seule ?

— Je la ferai accompagner jusqu'aux avant-postes par un des volontaires qui ont eu l'honneur de vous être présentés il y a quelques jours, et qui me sont tout dévoués.

— Non pas ! non pas ! Je vous autorise à la conduire vous-même aussi loin que vous le jugerez à propos. Vous la protégerez mieux que personne, et vous ne la quitterez que lorsqu'elle sera tout-à-fait hors de danger. Etes-vous content ?

— Ravi, mon général ! Où vous rejoindrai-je ? J'ai oui dire que votre colonne allait se remettre en marche.

— En effet, Conclaux et Aubert-Dubayet vont se porter rapidement sur Clisson. Moi, j'ai ordre de m'emparer de Torfou, tandis que Beysser gardera Montaigu. Je ne tarderai pas à opérer le mouvement dont la direction m'est confiée.

— Si par hasard je ne vous retrouve pas ici, je m'empresserai de vous rejoindre sur le chemin de Torfou.

— C'est convenu.

Le sauf-conduit demandé par Bénédicte se fit attendre plus longtemps que ne l'avait promis le général Kléber. Aussi, quand le capitaine d'état-major se rendit à l'hôtel de Flavigny, la ville commençait-elle à s'estomper sous les teintes grises du soir. Le ciel était nébuleux, pas une étoile n'y brillait.

Bénédicte souleva trois fois le lourd marteau de la porte, qui retentit bruyamment. A ce signal, Blanche parut.

— Etes-vous prête à me suivre, mademoiselle ? demanda le capitaine.

La jeune fille eut un mouvement d'hésitation.

— Où voulez-vous me conduire ? dit-elle d'un air un peu contraint.

— Sur le chemin des Herbiers, comme je suppose que c'est votre désir.

— Et vous m'accompagnerez ?

— Oui, jusqu'à ce que vous puissiez vous diriger seule en toute sécurité. J'ai d'ailleurs un sauf-conduit pour vous.

— Pourquoi ne me donnez-vous aucune nouvelle de ma famille ?

— Les renseignements que j'ai pris sont favorables. Ma conviction est que ceux pour qui vous tremblez sont vivants et libres.

